

MOI, LE SAVOIR ET LES AUTRES

Mireille Cifali

Quand on est formateur, sur quoi porte notre crédibilité ? Certes on a pour soi la reconnaissance institutionnelle : le titre, le salaire et la place dans un dispositif garanti par un collectif. Mais cette reconnaissance est insuffisante. Il y faut autre chose, qui crée justement notre angoisse. Notre crédibilité dans le savoir.

Par crainte de ...

Première scène. En savons-nous assez ? Une crainte - fantasmagique ou non - quant à nos potentialités, une forte impression d'être en décalage, peut nous mettre sur la défensive par peur d'être contesté, d'être dévoilé dans nos lacunes. Cette défense s'accompagne inmanquablement d'une certaine rigidité, de contradictions parfois entre un discours généreux et un faire qui démentit ce dire. Cette position vise à masquer notre fragilité; mais surtout elle pense possible la maîtrise d'un savoir et c'est en regard de cette maîtrise que nous ne nous sentons pas prêts.

Les formés percevant inconsciemment cette dynamique ne manqueront pas de pointer les manques, de décoder les contradictions, les injonctions paradoxales, et de nous déstabiliser. Voilà de quoi nous crispier encore davantage ... Il en résultera cette lutte épuisante autour d'un savoir conçu pour être maîtrisé, dont certains devraient être en possession et d'autres en ignorance. Un savoir sans faille - souvent axé sur la certitude d'un " J'ai la vérité, je l'applique et j'ai raison " -, qui n'est pas sans fâcheuse retombée.

A la recherche de ...

Autre scène. L'humain est une construction culturelle et historique, nous avons certes des hypothèses sur ses processus de fonctionnement, mais ses symptômes par exemple ne manquent pas de nous surprendre. Le vivant excède la théorie, et quand on est formateur, ce sont les énigmes du quotidien qu'il s'agit de comprendre. L'accès au savoir serait un parcours de sagesse. Plus on sait, plus on se sent ignorant.

Lorsque nous faisons du savoir un processus de recherche, que nous nous acceptons vulnérables, manquant de réponses, heurtés de plein fouet par des phénomènes qui nous dépassent, quand nous connaissons nos certitudes mais également nos inéluctables ignorances, quand notre savoir reste ludique, que nous ne faisons pas de sa possession notre principale identité ..., alors certes l'angoisse est encore au rendez-vous, mais nous pouvons nous dégager d'une position défensive, éviter les face-à-face, avec un peu d'humour, entraînant ainsi l'autre dans un processus de savoir plutôt que cherchant à alimenter sa toute puissance, lui faisant croire qu'un jour il sera définitivement savant, comme nous. Le but d'une formation serait " non pas de compléter le savoir mais plutôt d'être mieux à même d'en supporter l'irréductible incomplétude ", comme l'écrit Jean-Pierre Lebrun (1999).

Formation clinique ...

Autre scène encore. Une négation de notre savoir en faisant croire que c'est l'autre, le formé, qui est savant. Un formateur serait là seulement pour faire accoucher un savoir que l'autre posséderait : il lui suffirait de l'assister ... La fantasmagique propre au formateur a été souvent abordée (Enriquez, 1981). Il n'y a pas de profils tranchés, nous oscillons d'une scène à l'autre suivant les situations.

Reste une constante : on ne peut pas considérer notre rapport au savoir comme une affaire purement d'extériorité, traiter nos connaissances comme un outil qui ne concerne pas notre personne dans l'intimité de son fonctionnement. C'est un fait aujourd'hui connu, que l'accumulation de ce savoir ne rejaillit pas forcément sur la qualité de qui nous sommes. On peut aller jusqu'à la situation d'un savoir déshumanisé qui sert de paravent face aux autres ressentis comme dangereux.

Certaines formations, toute en extériorité, favorisent ce repli derrière un savoir technique pour se préserver par exemple de la mort ou du contact avec le malade. Une telle position devient potentiellement dangereuse

lorsque nous avons choisi une profession nous mettant en relation avec des personnes vivantes qui attendent autre chose que d'être comprises dans des graphiques et statistiques. Une formation peut viser l'accès à un savoir tel que la science l'a accumulé, sans négliger pour autant le versant de son usage dans la relation aux autres. Formation " clinique " - infirmière, médecin, enseignant, éducateur ... - qui donne autant de place aux savoirs positifs qu'à l'histoire, la littérature, la psychanalyse ou à l'éthique (Cifali, 1999).

Usage actuel des savoirs

Des philosophes, des épistémologues tirent la sonnette d'alarme et déclarent que nos savoirs scientifiques posent problème. Pathologie de leur usage, envahissement pour ordonner notre quotidienneté, intervention politique de scientifiques, rêve de gouverner à partir des données de la science, capacité nouvelle d'imposer à la nature des interventions qui en repoussent les limites ... La science a acquis un immense pouvoir, les scientifiques aussi. On évoque la figure de Prométhée et de Frankenstein pour constater les progrès réalisés mais également pour alerter sur nos nouvelles capacités de destruction (Lecourt, 1996). Les effets d'une société civile marquée par la science sont désignés : idéologie d'un " tout est possible "; " monde sans limites "; survalorisation de l'efficacité; guerre à l'échec qui développe une intolérance à l'incertitude (Lebrun 1999; Bauman, 1999) ... Ce sont des tendances qui pointent cependant que la science ne nous protège pas de conséquences possiblement nocives pour notre capacité d'être humain parmi les autres. L'accès au savoir, quand il ne comprend pas une historisation de sa place et ne donne pas espace aux questions éthiques de son usage, peut aboutir à une emprise qui s'avère aussi nocive que l'ignorance (De Koninck, 2000).

Qu'est-ce à dire pour les formateurs que nous sommes aujourd'hui ? La nécessité d'interroger notre rapport à l'usage du savoir dans nos interventions quotidiennes, politiques et de formation. De questionner notre pouvoir et ses limites. De partir certes, dans une formation, par exemple, des acquis de la science mais aussi d'en repérer les bornes. Ne pas négliger que tout métier - d'autant plus ceux que l'on peut nommer " métiers de l'humain " - doit compter avec l'altérité, les valeurs, les sentiments.

Notre rapport au savoir passe par l'interrogation de nos responsabilités, même si nos intentions sont déjouées et que les effets sont inattendus. Il nous revient, non pas de nous désoler des conséquences non prévues de nos actions et rejeter sur les autres de telles déviations, mais de traiter ce qui en résulte. Ethique de la responsabilité..., mais pas de la culpabilité. Ethique de la parole ... Chaque formateur aurait à se confronter à de telles questions dans le quotidien de sa pratique.

Bauman Z. - 1999. *Le coût humain de la mondialisation*, Paris, Hachette Littératures.

Cifali M.- 1999. Clinique et écriture. Un apport de la psychanalyse aux sciences de l'éducation, *Raisons éducatives*, n°1, Bruxelles, De Boeck.

de Koninck T. - 2000. *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, Paris, PUF.

Enriquez E.- 1981. Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèle, *Connexions* n°. 3-4.

Lebrun J.P. - 1999. *Un monde sans limites*, Paris, Erès.

Lecourt D.- 1996. *Prométhée, Faust, Frankenstein. Fondements imaginaires de l'éthique*, Coll. Les empêcheurs de penser en rond, Synthélabo.